

MÉTHODOLOGIE

Claude MOUCHOT
Professeur Université Lyon II

SCIENTIFICITÉ ET SCIENCES SOCIALES

Toutes les disciplines se veulent et se disent « scientifiques » : on parle ainsi aujourd'hui de sciences juridiques, de sciences théologiques... On a pu aussi écrire : l'éthique est une science ! Sollicité à ce point, le mot science n'a plus aucun contenu spécifique et pourrait aussi bien être remplacé par les mots « savoir » ou même « connaissance ». D'un autre côté, ce besoin de qualifier de « scientifique » quelque discours que ce soit, renvoie bien évidemment au succès de la physique, la science par excellence, celle qui semble dire la vérité du réel physique. Lorsqu'on dit qu'un discours est scientifique, on postule implicitement, et on espère secrètement, que ce discours dira, lui aussi, la vérité du réel auquel il s'applique. Postulat le plus souvent gratuit ; espérance le plus souvent déçue... car ce n'est pas l'usage d'un mot qui peut transformer, comme par magie, le contenu effectif du discours considéré.

Si maintenant nous considérons les sciences sociales, deux éléments apparaissent immédiatement. D'abord ces « sciences » ne parviennent que rarement au résultat caractéristique de la physique, la prévision réalisée ; en ce sens, elles ne sont pas « sciences » au même titre que la physique. Mais, à l'inverse, les théories qu'elles élaborent et les enchaînements qu'il leur arrive de prédire montrent bien qu'il y a « de la scientificité » dans leur démarche. Est-il possible de comprendre et d'articuler ces deux affirmations ?

Pour tenter de le faire, nous partirons de la physique qui, comme nous l'avons dit, est la science par excellence, celle que tous reconnaissent comme telle. Nous exposerons donc d'abord les critères de fonctionnement de cette discipline. Il nous sera alors possible de situer les autres discours (économie, sociologie...) par leurs écarts, leurs différences par rapport à ces critères.

I. LES CRITÈRES DE SCIENTIFICITÉ EN SCIENCES PHYSIQUES

La science est une représentation causale et objective de la réalité.

Cette définition demande à être explicitée. Nous le faisons en nous appuyant sur les trois mots : représentation, causalité, objectivité.

A. les représentations objectives de la science sont *construites*

Les conceptions que l'on se faisait de notre connaissance du réel physique ont changé du tout au tout autour des années 1930, grâce à G. BACHELARD et K. POPPER : on est passé de l'empirisme au *constructivisme*.

1°) L'empirisme

L'empirisme, dans sa conception la plus simple, peut se caractériser par trois affirmations :

- l'expérience est l'unique source de notre savoir ;
- notre savoir est immédiatement un savoir sur la réalité : nous découvrons les « lois de la nature » ;
- la découverte de ces « lois » se fait par *induction*.

Les « lois de la nature »

C'est essentiellement la seconde proposition qui est caractéristique de l'empirisme tel qu'il est défini actuellement. Elle est très profondément liée à la notion d'*objectivité* telle qu'elle était conçue à la même époque et qui correspond au sens étymologique du mot : est objectif ce qui appartient à l'objet. Dans cette conception, le réel possède ses propres lois (objectivité) et la science ne fait que les découvrir. On a ainsi le schéma suivant :

[Réalité physique = Objet] $\Leftrightarrow$ [Théories (vraies) = Lois de la nature]

La raison principale de cette conception provient de ce que la science, avec NEWTON, semblait achevée : tous les phénomènes connus à l'époque étaient expliqués par elle, y compris ceux qui semblaient lui résister un temps et qu'on parvenait finalement à expliquer. Tous les scientifiques avaient effectivement l'impression d'avoir découvert les lois de la nature puisque la nature semblait se plier au cadre ainsi élaboré. On peut se demander pourquoi la révolution galiléenne ne posait pas de problème à cette vision de la science : pendant des siècles le soleil avait objectivement tourné autour de la terre... La réponse était fort simple : avant,



MÉTHODOLOGIE

SCIENTIFICITÉ ET SCIENCES SOCIALES

l'humanité était dans l'erreur, maintenant la science disait le vrai.

Cette conception fut abandonnée par l'élaboration de la théorie de la relativité puis de la théorie quantique : ces dernières en effet contredisaient certaines affirmations essentielles de la science newtonnienne. Celle-ci n'était donc plus « vraie », elle n'exprimait plus les lois de la nature.

Le problème de l'induction

La question à laquelle tente de répondre la démarche inductive est la suivante : comment passe-t-on d'un énoncé **singulier** (ce bâton, partiellement plongé dans l'eau, paraît brisé au niveau de la surface de l'eau) à des **énoncés généraux** (tout bâton, plongé dans l'eau...). Un énoncé singulier est donc un énoncé d'observation : tout le monde peut constater, voir, observer, que ce bâton semble brisé ; cette observation, qui peut être à la base d'une démarche scientifique, n'est pas en elle-même scientifique. L'énoncé général, au contraire, constitue une loi qui me permet de prévoir le résultat d'une observation future ; il peut donc être considéré comme scientifique.

Les inductivistes répondent : on passe des énoncés singuliers à un énoncé général par **inférence inductive**, par induction, c'est-à-dire par **généralisation** d'une série d'énoncés d'observation en une loi universelle. Pour que cette généralisation soit légitime, ils en précisent les conditions qu'on peut ramener à trois :

- le nombre d'observations doit être suffisamment grand ;
- ces observations doivent être faites dans des conditions variées ;
- aucune observation ne doit contredire l'ensemble des autres.

La troisième condition est une évidence logique : l'observation d'un seul cygne noir ruine l'énoncé général : « tous les cygnes sont blancs ». Les deux premières ne sont, elles, que des règles de prudence dont nous verrons plus loin qu'il n'est pas possible de les fonder en logique.

Pour les inductivistes, l'ensemble de la démarche scientifique peut alors être représenté par le schéma suivant :

Observations $\Rightarrow$ Induction $\Rightarrow$ Lois, Théories $\Rightarrow$ Dédution $\Rightarrow$ Explications, Prévisions

Il faut noter la force de ce schéma à l'apogée de la mécanique classique : les observations (qui sont, pour l'empiriste naïf, observations du réel lui-même) con-

duisait, par induction, aux théories, lesquelles, en retour, rendent compte de tous les phénomènes connus ; comment ne pas penser que la science a découvert les **lois de la nature** ?

Et pourtant nous allons constater qu'il n'est pas possible de justifier la validité de l'induction.

Un problème logique

Ce problème est extrêmement simple : aussi nombreuses que soient les observations, on peut toujours imaginer qu'une observation ultérieure viendra contredire les précédentes ; autrement dit, la troisième condition ci-dessus n'est jamais assurée.

Si la logique de l'inductivisme est ainsi ruinée a priori, il est très instructif de montrer que des problèmes logiques se posent déjà de façon très concrète à l'inductiviste. Nous en présenterons deux.

Il n'est pas toujours nécessaire d'effectuer un grand nombre d'observations pour opérer, en fait, un raisonnement inductif ; l'exemple classique est celui que nous avons tous fait lorsque nous nous sommes brûlés à une flamme : une fois nous a suffi. Cet exemple montre, au passage, que si l'induction n'est pas justifiée en logique, elle est parfaitement justifiée en pratique. Plus généralement, que signifie un **grand** nombre d'observations ? Personne n'a jamais pu répondre à cette question.

Une seconde question à laquelle personne non plus n'a jamais pu répondre est celle concernant la grande variété des conditions dans lesquelles doivent être faites les observations (condition 2 ci-dessus). Si on veut par exemple établir par induction que l'eau pure bout à 100 degrés, faut-il faire varier la taille et la couleur du récipient, le type de combustible, la pression atmosphérique...! On le sait, parmi les variables énoncées, seule la dernière importe. Comment la démarche inductiviste peut-elle déterminer les variables pertinentes parmi toutes les variables possibles ? Cette question nous conduit alors à une autre difficulté, celle de la définition de ce qu'est une observation.

Qu'est-ce que l'observation d'un fait ?

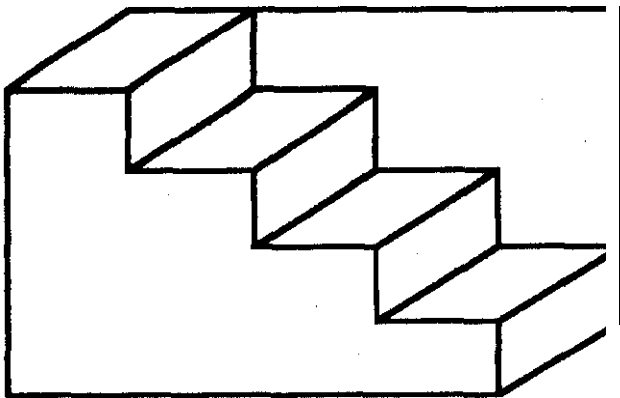
« La science est une construction bâtie sur des faits », Qui ne souscrirait à cette affirmation de bon sens ? Hélas, ici comme trop souvent, ce qui paraît de bon sens cache en fait une absence de sens. Nous allons le justifier à deux niveaux ; d'abord en montrant que **l'observation d'un même fait** peut être **différente d'un sujet à l'autre**, puis en mettant en évidence qu'une **observation ne peut se faire qu'à l'intérieur même**

SCIENTIFICITÉ ET SCIENCES SOCIALES

d'une théorie, aussi fruste soit-elle : *l'observation pré-suppose une théorie.*

L'observation d'un même fait peut être différente selon les sujets.

Considérons d'abord le dessin suivant :



La plupart d'entre nous y « voient » immédiatement un escalier, en considérant que la partie inférieure gauche du dessin est située « en avant » de la partie supérieure droite. Mais il suffit d'inverser la perspective (imaginer que la partie supérieure droite est située en avant de la partie inférieure gauche) pour « voir » dans ce dessin un escalier vu par en dessous. Et si on présente ce dessin à des personnes qui ne connaissent pas les représentations « en perspective » (l'expérience a été faite avec certaines tribus africaines), elles ne « voient » aucun escalier mais seulement un ensemble de traits représentant une figure plane, au même titre que le dessin d'un carré pour nous. Cet exemple montre ainsi que le même dessin peut donner lieu à des « observations » différentes. Il est bien clair que le dessin est le même pour tous, que l'image rétinienne est la même pour tous, mais que l'observation finale peut ne pas être la même.

Un deuxième exemple consiste à présenter des cartes à jouer pendant un très bref instant à des personnes qui doivent annoncer la carte qu'elles ont vue. Si on introduit, à l'insu de ces personnes, des cartes anormales, un as de pique rouge par exemple, l'expérience, qui a été souvent reproduite, montre qu'alors les personnes annoncent « as de pique » ou « as de cœur » : elles ne « voient » pas que la carte est anormale. Dans ce cas, l'observation finale ne correspond pas à l'image rétinienne.

Un dernier exemple montre que des observations, partagées par tous, peuvent être fausses. A l'époque de

COPERNIC, c'est-à-dire avant l'invention du télescope, tous les astronomes — coperniciens ou non — s'accordaient pour affirmer que la taille de Vénus, vue de la Terre, ne variait pas au cours de l'année. Or la théorie copernicienne prévoyait un changement de la taille de Vénus : l'observation contredisait la théorie ; il fallut attendre l'invention du télescope pour pouvoir « observer » ce changement de taille.

L'observation pré-suppose une théorie.

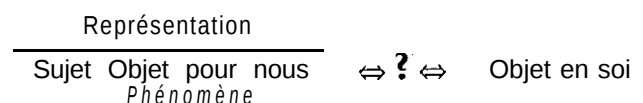
Les deux premiers exemples ci-dessus le montrent clairement. Pour le premier, sans une « théorie » de la perspective, il est impossible de voir un escalier dans le dessin proposé. Pour le second, il est tout aussi clair que c'est la « théorie », la connaissance, des cartes normales, qui empêche de voir des cartes anormales : un as de pique rouge n'existe pas, donc j'ai vu un as de pique (si mes neurones privilégient la forme) ou un as de cœur (s'ils privilégient la couleur). Quant au troisième exemple, il est encore plus probant : la théorie a précédé l'observation exacte.

On peut même aller plus loin et affirmer que c'est la théorie qui guide l'observation. En effet, on a déjà soulevé la question des variables à prendre en compte pour avoir une grande variété des conditions dans lesquelles sont effectuées les observations. L'observation « pure », telle que l'entend l'inductiviste, ne peut conduire qu'à noter tout et n'importe quoi. Or il est clair que le savant ne procède pas de cette façon ; il connaît, ou croit connaître, les variables pertinentes pour ses observations et cette connaissance lui est en fait fournie par la théorie à laquelle il se réfère.

Ainsi, la connaissance scientifique n'est pas l'expression des lois de la nature, elle ne fait que rendre compte des phénomènes observés (en tenant compte de ce qui vient d'être dit au sujet de l'observation). La connaissance perd alors son fondement naturel, le réel : la science, qui se veut connaissance, qui est connaissance, ne sait plus de quoi elle est connaissance.

2°) De KANT au constructivisme

La connaissance a toujours été définie comme une représentation du réel. Avant E. KANT, et pour lui aussi au début de ses réflexions, on peut dire que la notion de représentation se présentait selon le schéma suivant :



Dans cette optique, la question de la vérité de la connaissance se pose alors de la façon suivante : nos représentations sont-elles adéquates à l'objet en soi, c'est-à-dire indépendamment du regard que je porte sur lui ? Mais il est clair qu'il n'y a pas de réponse à cette question puisque je ne puis accéder à une connaissance de l'objet en dehors du regard que je porte sur lui.

E. KANT tire alors les conséquences logiques de ce constat :

— l'objet en soi, le réel *lui-même*, est et restera inconnu ;

— nous ne connaissons jamais que les *phénomènes*, c'est-à-dire les objets en tant qu'ils sont vus par nous, qu'ils nous atteignent dans l'espace et le temps qui sont les cadres *a priori* de notre expérience ; c'est nous qui imposons au réel de ne se manifester que dans ces cadres ;

— les lois des phénomènes proviennent elles aussi du sujet, puisqu'elles sont, pour lui, les conditions mêmes de l'unification de la multiplicité des intuitions sensibles reçues ; c'est nous qui imposons aux phénomènes de ne se manifester que reliés les uns aux autres, en particulier par la relation de causalité.

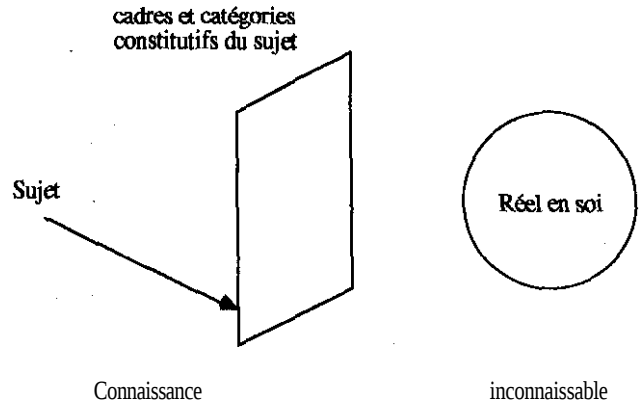
Pour le dire encore autrement :

— notre constitution humaine nous impose de n'avoir d'intuition sensible, d'expérience, que spatio-temporelle, qu'au travers de ces cadres *a priori* que sont l'espace et le temps ; cette constitution *impose* donc aussi au réel, aux objets-en-soi, de se (re)présenter à nous au travers de ces mêmes cadres, c'est-à-dire de se présenter comme *phénomènes* ;

— la constitution de notre entendement nous impose d'unifier la multiplicité de nos intuitions sensibles au travers de nos catégories *a priori* ; elle *impose* donc aussi aux phénomènes de s'organiser selon ces catégories, c'est-à-dire de se présenter à nous comme soumis à des lois qui ne sont que celles de notre entendement.

Le réel a-t-il disparu ? Il semble qu'on puisse répondre non : en effet, même s'il nous est impossible d'en rien dire, il reste que le phénomène, situé dans l'espace et le temps, ne peut pas ne pas « dire quelque chose » de ce réel. Le schéma ci-contre illustre cette conception.

On voit ainsi l'ampleur du changement de point de vue : l'empirisme est évacué et réfuté : bien loin que le « réel » imprime ses lois dans le sujet, c'est ce dernier qui, au travers des cadres et des catégories *a priori* qui lui sont propres, élabore les lois des phénomènes.



Le constructivisme aujourd'hui

Pour KANT, l'espace et le temps étaient des cadres *a priori*, on dirait aujourd'hui innés, communs à toute l'humanité. Or la théorie de la relativité modifie précisément le cadre spatio-temporel des phénomènes en abandonnant celui de la mécanique classique. On a donc été conduit à aller encore plus loin que ne l'avait fait KANT : même nos cadres spatio-temporels sont construits par nous. On pourrait alors dire :

— il y a, *a priori*, de l'espace et du temps, qui imposent au réel de se (re)présenter à nous comme phénomène – et E. KANT aurait vu juste, à ce niveau ;

— ces « données » que sont l'espace et le temps ne deviennent concrètement cadres de lecture des phénomènes qu'à partir du moment où nous leur imposons (construisons) une structure ;

— enfin, et surtout, cette activité de construction, par l'homme, est confirmée par le fait qu'il nous est possible d'imposer différentes structures à ce que nous sommes bien obligés d'appeler « le même » espace et « le même » temps.

Cette nouvelle conception de la science modifie profondément le regard que nous portons sur les théories scientifiques. En particulier :

— il n'est plus possible de dire, comme l'empiriste, qu'une théorie est « vraie », adéquate au réel, puisque nous n'avons pas les moyens de justifier cette affirmation. On dit qu'une théorie est *valide*, c'est-à-dire qu'elle est vraie *pour nous aujourd'hui* ; elle sera sans doute remplacée, demain, par une autre ;

— de même l'objectivité n'est plus dans l'objet, dans le réel, puisque ce dernier nous est inconnu. Elle n'est plus que dans l'accord général des esprits : il paraît à tous évident que la théorie représente bien la réalité de nos observations. Cet accord des esprits évolue : après

SCIENTIFICITÉ ET SCIENCES SOCIALES

avoir considéré pendant des siècles que le soleil tournait autour de la terre, la même « objectivité » nous fait dire aujourd'hui l'inverse.

3°) Les révolutions scientifiques

Cette succession de théories et des objectivités qui leur sont liées a été modélisée par T.S. KUHN. Il pense qu'on peut considérer l'évolution de la physique comme une succession de périodes de « science normale », celles pendant lesquelles l'ensemble des savants est d'accord sur la représentation scientifique du moment, qu'il appelle paradigme (ainsi de la mécanique rationnelle jusqu'en 1905, date de naissance de la théorie de la relativité), entrecoupées de « révolutions scientifiques », durant lesquelles au contraire il se produit un changement de paradigme (passage de la mécanique rationnelle à la mécanique relativiste par exemple) :

science normale 1 – révolution – science normale 2 – révolution...

Notons seulement ici que les révolutions proviennent quasiment toujours du fait qu'un phénomène ne parvient pas à être expliqué dans le paradigme du moment. Un nouveau paradigme parvient alors à l'expliquer et à expliquer aussi, de manière différente, les phénomènes qui avaient leur explication dans l'ancien. Notons aussi que, jusqu'à maintenant, lorsqu'un paradigme a été abandonné, il semble que ce soit de façon définitive : il n'y a pas eu de « retour » à un ancien paradigme.

B. La causalité scientifique

On peut définir la cause d'un phénomène comme l'ensemble des antécédents qui nous permettent de le comprendre, c'est-à-dire de le reproduire, au moins en pensée.

Mais cette définition ne règle pas tout : le principe de causalité (tout fait a une cause) n'est pas spécifiquement scientifique : les hommes ont toujours cherché des causes aux phénomènes, et **ils en ont toujours trouvés**. Ainsi, les grands mythes sont aussi des réponses causales à l'ensemble des phénomènes observés. Et, la plupart du temps, ces « causes », que nous n'admettons plus comme telles, ne contredisent pas la définition précédente. Il est donc nécessaire de la préciser.

La cause d'un phénomène doit être un autre phénomène

Cette nécessité interdit de faire appel à quelque transcendance que ce soit comme dans : « l'orage a pour cause la colère des dieux ». La cause doit être un fait observable.

Elle interdit aussi que la cause soit « internalisée » dans le phénomène lui-même comme dans : « l'opium fait dormir **parce** qu'il a une vertu dormitive ».

Mais cela ne suffit pas encore ; il faut aussi refuser la causalité circulaire comme dans : « Qu'est-ce que l'éclair ? C'est de l'électricité ; Qu'est-ce que l'électricité ? C'est de l'éclair ». Ce refus de la circularité de l'explication causale conduit à un élément essentiel de la démarche scientifique.

En effet, si on considère la **totalité** des phénomènes connus, A, B, C... K, L... supposés reliés entre eux par une chaîne causale (la linéarité de cette chaîne ne correspond évidemment pas à la réalité des explications causales en physique; elle fait mieux comprendre le problème soulevé, sans lui enlever sa généralité) :

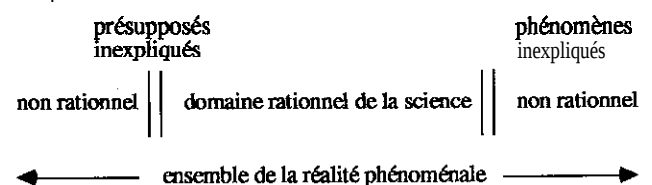
$$L \Rightarrow K \Rightarrow \dots \Rightarrow C \Rightarrow B \Rightarrow A$$

il est clair que l'explication causale de L est scientifiquement impossible. En effet, ou bien on l'explique par un phénomène connu, disons C, et on aboutit à une causalité circulaire ; ou bien on l'explique par une causalité transcendante ; dans les deux cas, on abandonne la démarche scientifique.

L est ainsi un présupposé de la science considérée : il permet, avec d'autres présupposés, d'expliquer l'ensemble des phénomènes, mais lui n'est pas expliqué.

Il est évidemment possible d'affirmer que L sera expliqué par un nouveau phénomène, M, inconnu jusqu'alors. Cela est bien évidemment exact et a été constamment vérifié en physique ; mais cela ne résout absolument pas la question : c'est alors M qui devient inexpliqué et inexpliquable au nouveau stade de la théorie.

Enfin, si l'on tient compte de ce qu'il existe toujours des « anomalies », des « énigmes », des faits inexpliqués, on comprend qu'il soit possible d'affirmer : la science « **n'est jamais** qu'un «entre-deux-irrationnelsu » :



Il doit être possible de reproduire, au moins en pensée, le cheminement qui va de la cause à l'effet :

Il existe ainsi des domaines où des causalités semblent bien établies et où pourtant personne n'est en mesure de reproduire, même en pensée, l'action de la cause sur l'effet. Ainsi en est-il de l'homéopathie et de l'acupuncture : les causalités qu'elles définissent sont suffisamment reconnues pour qu'elles soient enseignées dans les facultés de médecine, mais il n'existe pas, à l'heure actuelle, d'explication de leur mode d'action. En ce sens, et en ce sens seulement, elles ne sont pas scientifiques : elles constituent des énigmes pour la science et on peut penser qu'un jour des théories scientifiques les expliqueront.

On peut donc enfin définir la causalité scientifique comme celle qui relie un phénomène à un autre phénomène, par un cheminement qui nous permet de reproduire l'effet à partir de la cause, au moins en pensée.

Nous avons ainsi explicité quelques éléments essentiels de la démarche scientifique dans le domaine des sciences physiques. La question que nous nous posons maintenant est la suivante : est-il possible de transférer ces éléments tels quels dans les sciences sociales. Nous introduirons parfois quelques incises concernant ce qu'on pourrait appeler la science médicale : il ne s'agira pas d'interroger les disciplines telles que la biologie ou la biochimie pour lesquelles tout ce qui a été dit en 1 s'applique quasi parfaitement, mais bien plutôt de se demander dans quelle mesure la pratique médicale peut-ou non -se rapprocher des critères ainsi définis.

II. LA SPÉCIFICITÉ DES SCIENCES SOCIALES

La distinction sciences/sciences sociales implique que les secondes n'ont pas le même statut que les premières. Et c'est précisément l'explicitation des différences — ou au moins de certaines d'entre elles — que nous voulons exposer maintenant, en nous appuyant surtout sur les sciences économiques. Pour cela nous suivrons le cheminement inverse de celui de la partie précédente.



A. Les problèmes que pose la causalité dans ces sciences

Nous en exposerons cinq :

— la multiplicité des causes ;

- l'existence de causalités circulaires ;
- l'action des représentations du social sur le social) ;
- l'opposition individualisme méthodologique/holisme méthodologique ;
- la causalité finale ou téléologie.

La multiplicité des causes

Si nous reprenons la définition : la cause d'un phénomène est l'ensemble des antécédents qui permettent de le comprendre... on voit immédiatement que, contrairement à la physique, les sciences sociales ne sont jamais assurées d'avoir atteint *l'ensemble des antécédents* ; pire, on est presque toujours sûr de ne pas pouvoir l'atteindre... C'est évidemment le thème de la complexité des phénomènes sociaux qui empêcherait ces sciences d'atteindre la précision de la physique. Il est clair que cette complexité empêche l'élaboration de causalités strictes. Mais il ne faudrait pas croire que la mise à jour de l'ensemble des antécédents résoudrait le problème.

En effet, une autre caractéristique des recherches de causalité dans ces sciences réside dans le fait que de très nombreux concepts (tous ?) ne sont pas strictement définis. Ainsi, en économie, les concepts de production, de capital, d'investissement, de profit sont susceptibles de plusieurs mesures qui sont autant de définitions de ces concepts. On comprend alors aisément que le schéma de causalité (cause $\Rightarrow$ cheminement $\Rightarrow$ effet) ne risque pas d'être précis si la cause et l'effet ne le sont pas. Il en est ainsi par exemple en psychologie dans la causalité : frustration $\Rightarrow$ agressivité. Il est clair que cette causalité est scientifique ; il est tout aussi clair que ni l'agressivité, ni la frustration ne sont parfaitement définies.

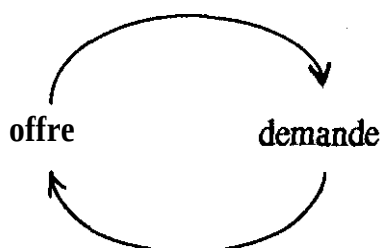
Multiplicité des causes et imprécision des symptômes susceptibles d'être référés à des causes diverses

Existence de causalités circulaires

Refusées catégoriquement en physique, les causalités circulaires sont un fait en sciences sociales. Ainsi en économie, dans certaines conditions, un accroissement de la demande engendre un accroissement de l'offre ($D \Rightarrow O$). Mais sous certaines conditions qui ne sont pas les mêmes que les précédentes, un accroissement de l'offre, par l'augmentation des revenus distribués, engendre un accroissement de la demande ($O \Rightarrow D$). On

SCIENTIFICITÉ ET SCIENCES SOCIALES

parle ainsi du circuit économique et on peut représenter cette circularité de la façon suivante :



Ce « bouclage » peut paraître trivial ; ce n'est pourtant pas le cas et de loin : cette double détermination est identique, en logique, à une indétermination. Mais on est alors en présence d'une, au moins, des raisons pour lesquelles les prévisions économiques sont si peu assurées : le circuit économique porte en lui-même une indétermination essentielle, fondamentale. Cela est vrai au plan de la théorie économique comme on peut le montrer par l'étude des théories de la valeur : ces dernières ne parviennent qu'à des éclairages partiels de la réalité qu'elles cherchent à expliquer. Cela est tout aussi vrai au plan de la politique économique : ce sont les problèmes que rencontrent les politiques de la demande et les politiques de l'offre lorsqu'elles prétendent, chacune, être les seules politiques possibles. Adaptées à certaines circonstances, elles ne le sont plus à d'autres ; l'indétermination du circuit se donne ici à voir dans l'évolution historique des conditions de son fonctionnement.

Le phénomène de causalités circulaires porte en lui-même une indétermination irréductible qui empêche d'espérer pouvoir jamais atteindre des prévisions assurées.

La circularité se donne à voir dans la reconnaissance, de plus en plus forte, du caractère **psycho-somatique** de la plupart des maladies. C'est identiquement la **reconnaissance de la double causalité : psy $\Rightarrow$ soma ; soma $\Rightarrow$ psy**, et qui permet de comprendre, sinon d'expliquer, que deux individus atteints de la même maladie et semblant « médicalement » proches puissent réagir **très** différemment au **même** traitement, même en l'absence de toute réaction somatique différente du type allergie par exemple.

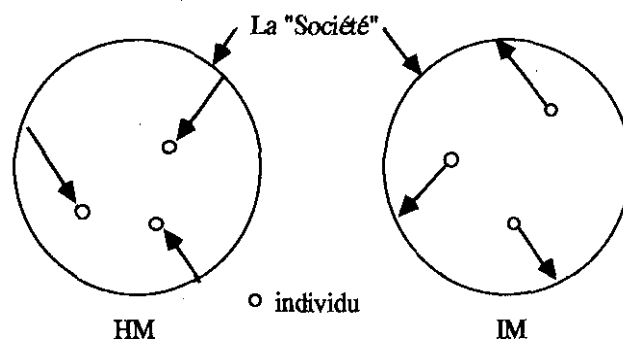
Les représentations du social font partie du social

La connaissance que nous avons des lois physiques ne réagit pas sur ces lois : le fait de savoir, ou de ne pas savoir, qu'une éclipse aura lieu tel jour n'aura pas d'influence sur cet événement. Au contraire, dans les

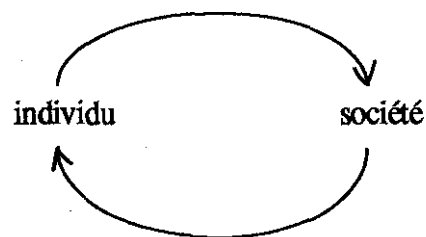
sciences sociales, le fait de connaître ou non telle prévision économique va modifier, et parfois de façon fondamentale, l'évolution réelle du phénomène : les « idées » que nous nous faisons des phénomènes sociaux modifient les conséquences de ces phénomènes. L'exemple classique est celui de l'inflation : si les individus « croient » qu'il va se produire un phénomène inflationniste (même si leur croyance est fautive), cette inflation va se produire. La raison en est très simple : croyant qu'il va y avoir une forte inflation, ils se dépêchent d'acheter avant que les prix ne montent ; la demande augmente donc brusquement face à une offre qui n'a pas le temps de s'ajuster et les prix montent...

Une circularité essentielle en sciences sociales : individualisme et holisme méthodologiques (IM et HM)

L'IM se propose d'expliquer la totalité des phénomènes humains, y compris les phénomènes sociaux globaux, par l'action des seuls individus ; réciproquement le HM se propose d'expliquer la totalité des phénomènes humains, y compris les actions individuelles, par le mode de fonctionnement propre de la société considérée : les actions des individus sont définies par leur position dans la société :



Ces deux approches ne sont que les deux aspects d'une causalité circulaire dont l'évidence réside dans l'affirmation de simple bon sens selon laquelle l'individu n'existe pas sans la société et réciproquement :



Ces causalités (individu $\Rightarrow$ société; société $\Rightarrow$ individu) ayant des logiques d'action différentes, il n'est pas possible d'élaborer une théorie formelle qui puisse rendre compte des deux à la fois. Dès lors toute théorie formelle ne pourra être que partielle puisqu'elle ne pourra prendre en compte que l'une de ces causalités. Ainsi, en économie, la théorie néoclassique, se fondant sur l'individu, arrive à un « équilibre général » qui ne correspond plus à aucune société imaginable. Réciproquement, L. ALTHUSSER a présenté une vision de la théorie marxiste telle que les individus ne font que ce que leur place dans le système productif leur assigne de faire ; l'inconvénient de cette position est qu'il est impossible d'imaginer une évolution de la société, ce qui est en contradiction flagrante avec les faits d'une part, et avec le marxisme d'autre part.

Comme on l'a vu dans la section précédente, des causalités circulaires impliquent une indétermination essentielle de l'évolution du système. On retrouve ainsi une autre évidence de simple bon sens : l'histoire est à faire, elle n'est pas donnée (ce qui n'empêche pas que, le plus souvent, le sens global de son évolution soit prévisible du fait de l'inertie des comportements).

L'analogie de ce problème en médecine réside, semble-t-il, dans le rapport qui existe entre chacune des « fonctions » biologiques (digestive, nerveuse...) et la totalité que constitue l'individu. Il est bien connu que la même maladie a des évolutions différentes selon les individus (qu'il s'agisse d'un simple rhume ou d'un cancer). Il est clair aussi que la « volonté de guérir » joue un rôle très important dans cette évolution ; or cette volonté n'est pas localisable : elle est l'individu lui-même dans sa totalité. A l'opposé, on sait aussi qu'un individu peut « tomber malade » lorsque, globalement, « il en a par dessus la tête », « il n'en peut plus » ; mais ce qui est frappant dans ce type de cas, c'est qu'un danseur se foulera le genou ou la cheville et qu'un chanteur prendra un réel mal de gorge... Un autre exemple de cette action du « tout » de l'individu réside dans la différence statistique du nombre de jours de maladie entre salariés et professions libérales ou artisans : la maladie a des conséquences moins graves en termes de revenus pour les premiers.

Une spécificité totale : la causalité finale ou téléologique

Rappelons que, dans les sciences physiques, la cause est l'ensemble des **antécédents**... Or, il est bien évident que l'action individuelle ne s'explique pas que par le passé; elle est le plus souvent orientée par l'avenir, par des buts que l'individu se fixe. A nouveau, nous quittons complètement le référentiel des sciences physi-

ques et il faut admettre que les sciences sociales ont une spécificité essentielle.

Celle-ci, de plus, introduit une nouvelle indétermination dans les tentatives d'explication scientifique. En effet, si on admet que l'individu est, au moins partiellement, libre du choix de ses buts, il peut en particulier en changer et modifier son comportement. Il suffit alors que cette modification soit le fait d'un nombre suffisant d'individus pour que le fonctionnement social soit lui-même modifié. Nous avons là encore une explication de l'évolution sociale.



B. Représentations, révolutions scientifiques et objectivité

La spécificité des révolutions scientifiques

Notons tout de suite que la médecine semble connaître aussi ce phénomène : on dit souvent que la médecine du 19^e siècle était une médecine des « humeurs » (il en reste des expressions bien connues : être de bonne ou de mauvaise humeur; se faire un sang d'encre...). Il est clair que cette façon de concevoir la médecine a été abandonnée (est-ce de façon définitive...?). Et, au risque de choquer certains, on peut signaler ici la « mémoire de l'eau » : qu'on l'accepte ou non, on doit scientifiquement admettre qu'un jour ou l'autre l'homéopathie sera infirmée ou confirmée. Dans le second cas, ce serait évidemment une magnifique « révolution scientifique ».

« Révolution marginaliste », « révolution keynésienne », les conceptions de T.S. KUHN en matière d'évolution des sciences ne s'appliqueraient-elles pas à merveille à l'économie ? D'autant que ce terme a été utilisé, en économie comme en physique (révolution galiléenne) bien avant que T.S. KUHN n'en fasse l'élément explicatif des changements de paradigmes en physique : l'économie aurait-elle ainsi eu la même conscience de sa propre évolution que les sciences physiques ? Bien qu'il ne soit pas possible ici de justifier cette affirmation, on peut dire que les analyses de T.S. KUHN s'appliquent effectivement à certains aspects de l'histoire des théories en économie : ainsi c'est l'absence d'explication du chômage dans la théorie néoclassique qui a conduit KEYNES à construire une nouvelle théorie. Mais, contrairement à ce que dit KUHN, un nouveau paradigme, une nouvelle théorie, ne conduit pas, comme en physique, à l'abandon des précédents : la nouvelle théorie s'y **ajoute au** lieu de les remplacer.

SCIENTIFICITÉ ET SCIENCES SOCIALES

De ce fait la science économique, et plus généralement les sciences sociales, apparaissent comme un mélange de théories qui ne sont pas *compatibles entre elles* : il n'est pas possible de construire une « super-théorie » qui les engloberait toutes. Mais, dès lors qu'il existe plusieurs théories, il existe du même coup plusieurs « objectivités » sur l'économie. Peut-on concevoir ainsi une multiplicité d'objectivités sur le même domaine ? Oui, et nous commencerons par montrer que l'objectivité (accord général des esprits) qui existe en physique ne peut pas *exister en sciences sociales*.

La nécessaire multiplicité des théories et des objectivités

C'est KUHN lui-même qui nous fournit, en négatif, la réponse. Il affirme en effet : « La science normale, activité au sein de laquelle les scientifiques passent inévitablement presque tout leur temps, est fondée sur la présomption que le groupe scientifique sait comment est constitué le monde ».

Mais il suffit alors d'explicitier le fait que la phrase de T.S. KUHN s'applique aux physiciens pour, dans le même temps, constater qu'elle ne *peut pas s'appliquer aux économistes, non plus qu'aux sociologues* et pour une raison très simple : les économistes ne se sont pas mis d'accord sur la manière dont fonctionne le monde économique-social. Et il suffit d'énoncer ce constat pour pouvoir affirmer qu'ils ne se mettront jamais d'accord sur ce fonctionnement puisque le monde auquel s'intéresse l'économiste est traversé par des oppositions, contradictions, reconnues depuis toujours par les philosophes : liberté-équité ; libéralisme-socialisme ; individualisme-holisme... Que chacun des termes de ces oppositions soit mal défini est un fait ; cela n'empêche nullement les groupes humains de se déterminer par rapport à elles et ainsi de privilégier, au plan de la connaissance comme à celui de l'action, un mode de fonctionnement de ce monde social.

Il reste alors à déterminer un mode d'articulation de ces théories. En effet, il n'est pas possible d'en rester là... Face à un problème de politique économique par exemple, chaque théorie donne « sa » solution, différente de celles des autres. S'il veut agir, l'homme politique doit pouvoir choisir celle qui lui paraît la bonne. Pour cela nous introduirons d'abord la notion de Totalité.

L'économie, la sociologie, sont des Totalités

Lorsqu'on dit que la société est un ensemble d'individus, aucun sociologue ne peut refuser cette « défini-

tion ». Rien n'y est dit qu'une simple évidence. Les différentes idéologies vont apparaître dès qu'on voudra préciser les termes « individu », « société » et surtout « ensemble ». Ce dernier peut en effet être considéré comme une simple juxtaposition d'individus : la connaissance de ceux-ci permettra de connaître la société. Il peut au contraire être autre chose que cette juxtaposition, avoir sa propre logique qui s'impose aux individus : poussée à bout, cette attitude conduira à expliquer l'individuel par le social (on vient d'opposer l'individualisme et le holisme méthodologiques qui seront exposés plus loin).

Il en est de même en économie. Les définitions générales ne font qu'affirmer des évidences au niveau du simple bon sens. Elles n'ont aucun contenu précis puisque qu'elles se ramènent à l'affirmation selon laquelle l'économie, c'est l'économie... et qu'il est difficile de refuser une telle tautologie.

Cette impossibilité de définir ces disciplines peut être signalée par un mot : elles sont des Totalités.

En effet, la caractéristique principale d'une Totalité est précisément de ne pas admettre de définition, de ne pas pouvoir être définie. Définir un objet, c'est le distinguer d'autres objets ; définir l'objet d'une science, c'est le distinguer des autres aspects du réel. Et on ne peut distinguer un aspect du réel qu'à l'intérieur *de* la *Totalité* que *constitue* ce réel. La Totalité ne peut pas être distinguée (de quoi ?) : elle est... la Totalité !

Insistons sur le fait que ce mot de Totalité ne constitue pas une définition. Nous avons bien dit qu'il « signalait » l'impossibilité de toute définition.

Arrivés à ce point, nous sommes en quelque sorte face à un constat d'impuissance : l'économie, c'est l'économie ; la sociologie, c'est la sociologie, et il est impossible d'en dire plus. Il n'est bien évidemment pas possible d'en rester là et l'existence de théories, économiques et sociologiques, montre qu'on n'en est pas resté là.

Chaque théorie définit son objet dans la Totalité

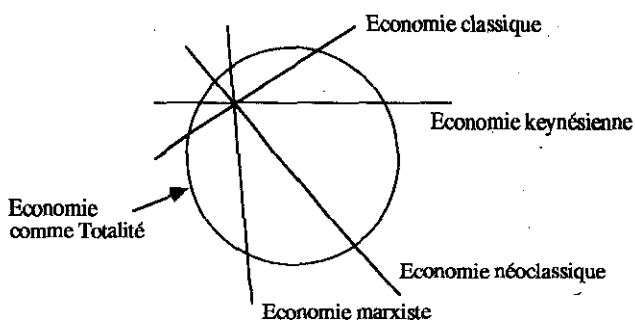
Pour pouvoir élaborer un discours scientifique en sciences sociales, il faut privilégier certains aspects de cette Totalité, distinguer les aspects qu'on désire étudier, en un mot, définir l'objet de l'étude.

Cela résulte immédiatement de ce que nous avons vu au sujet d'une Totalité : l'économie, c'est l'économie, *et on ne peut rien dire de plus sans particulariser le discours, c'est-à-dire sans privilégier certains aspects de cette Totalité*. Tout discours économique non vide

n'est jamais que l'expression d'un point de vue particulier sur l'économie, point de vue qui consiste à définir un objet dans la Totalité, et à construire une théorie scientifique de cet objet.

Toutes les théories constituent, chacune, la construction d'un objet scientifique éclairant un aspect particulier de la Totalité. De la sorte, l'économie classique, l'économie néoclassique, l'économie marxiste, l'économie keynésienne... sont autant de *sciences* qui rendent compte de certains aspects de la réalité économique, en en négligeant d'autres. On peut dire que chacune de ces sciences « découpe » son objet dans la totalité du réel économique et social.

Il est possible de schématiser ces affirmations de la façon suivante :



Le caractère partiel de chacun de ces discours est fort simple à mettre en évidence : les économies classique et marxiste n'ont pas d'explication des prix du marché ; l'économie keynésienne n'a pas du tout d'explication des prix ; l'économie néoclassique ne peut pas concevoir le chômage, non plus que le partage salaires/profits...

Nous justifions ainsi, à nouveau, la *nécessaire* multiplicité des discours dans notre discipline. Puisqu'aucun, en fait, ne parvient à rendre compte de la totalité des phénomènes économiques, il est bien nécessaire d'en élaborer plusieurs, différents, pour les appréhender tous. Et on comprend pourquoi la visée d'un discours unifié est immédiatement totalitaire : c'est la volonté de réduire l'économie à un seul de ses aspects. Or chacun de ceux-ci correspond à une réalité qu'on n'a pas le droit de nier : l'exploitation des travailleurs, la recherche du maximum de satisfaction individuelle, l'existence d'équilibres de sous-emploi, le problème du partage salaires/profits sont des problèmes réels qui crèvent les yeux. Les nier ou même simplement les occulter ne peut qu'être la conséquence d'une visée politique ou idéologique qui, d'une façon ou d'une

autre, est un refus de l'Autre : c'est la définition du totalitarisme.

Si, de la sorte, nous avons justifié l'existence de multiples objectivités dans les sciences sociales, le problème de leur articulation n'a pas avancé. Nous y revenons maintenant en posant à nouveau le problème auquel est confronté l'homme politique, face à un problème concret de politique économique (le chômage, la Sécurité sociale...).

L'articulation politique des diverses théories

Considérant que dans le schéma ci-contre le point d'intersection des droites représente précisément le problème économique considéré, on admet ainsi que ce problème est traversé par toutes les logiques privilégiées, chacune, par chaque théorie. On peut alors exposer la démarche de l'homme politique confronté à ce problème de la façon suivante :

— d'abord l'homme politique participe d'une idéologie : il est, par exemple, libéral ou socialiste. Cette première proposition est essentielle pour éviter d'imaginer quelqu'un qui serait « au dessus » des idéologies, ce qui, pour nous, n'a pas de sens. Elle implique aussi que, face au problème considéré, sa première réaction sera d'appliquer la théorie qui correspond le mieux à son idéologie ;

— mais, et c'est la grande différence, il estime que les discours issus d'autres idéologies ont aussi leur valeur, qu'ils éclairent des aspects du problème que son propre discours ne parvient pas à éclairer. Il admet, lui aussi, que toutes les logiques sont plus ou moins à l'œuvre dans la situation étudiée. A ce niveau, son indétermination est donc totale. Or il lui faut agir et donc lever cette indétermination. C'est la troisième proposition ;

— faisant usage de sa raison, il délibère et tente de percevoir quelle est la logique dominante, *aujourd'hui*, dans la situation considérée pour décider des mesures à prendre en fonction de cette logique dominante. Bien sûr, il privilégiera souvent la logique correspondant à son idéologie. Mais, et la différence est essentielle, il lui arrivera d'admettre que, dans telle situation, c'est une autre logique, correspondant à une idéologie qui n'est pas la sienne, qu'il doit privilégier. Le risque qu'il prend est clair : admettant que toutes les logiques sont à l'œuvre dans le problème qu'il cherche à régler, et en privilégiant une en croyant qu'elle est aujourd'hui la plus importante, il sait que les mesures correspondantes iront à l'encontre de certaines des autres logiques, modifiant ainsi les données même du problème. C'est la dernière proposition ;

SCIENTIFICITÉ ET SCIENCES SOCIALES

— enfin, conséquence de ce qui vient d'être dit, il sait que, demain, il lui faudra peut-être changer les mesures qu'il a préconisées, puisqu'il se peut qu'une autre logique soit devenue dominante dans le problème considéré.

Nous aboutissons ainsi à une différence essentielle entre les sciences physiques et les sciences sociales. L'unicité de la théorie dans les premières nous donne le moyen d'agir sur la nature dans telle ou telle circonstance alors que, dans les secondes, la multiplicité des **théories** renvoie (devrait renvoyer ?) l'homme politique à ses responsabilités : elle lui donne des éclairages partiels du **problème** qu'il doit affronter et entre lesquels il **doit** choisir.

Dans le domaine médical, une transposition semble évidente.

Le malade est, de soi, **une Totalité** : tout ce qu'on peut dire de lui **ne** parvient jamais à le définir. Jean est Jean. Et pourtant, le médecin est conduit à l'étudier sous divers aspects : neurologique, digestif, bactérien, osseux, psychique... aspects qui correspondent aux droites du schéma **précédent**. Et on voit bien l'application, ou la non application, de la démarche précédente. Tel neurologue, enfermé dans sa « théorie », refuse d'admettre que des éléments psychologiques puissent expliquer, au moins pour partie, l'état de « son » malade : il le réduit à son système nerveux. Au contraire, le vrai généraliste est bien celui qui, ayant fait le tour des problèmes, diagnostique, c'est-à-dire, dans les cas difficiles, **décide** de l'angle d'attaque qui lui paraît le meilleur.

Comment ne pas penser aussi à la pratique des soins **palliatifs** : c'est bien la totalité de l'être qu'il s'agit alors de **prendre en considération**.